

Julio Cortazar (1914-1984)

Ecrivain argentin, qui a vécu en France à partir de 1951 pour fuir le péronisme, mort d'une leucémie.

Sa spécialité, les histoires courtes avec deux lignes narratives parallèles dont une au moins est sanglante, et qui finissent par se rejoindre de façon plus ou moins fantastique.

Danger délirant

Dans *Tous les feux le feu*, du recueil du même nom¹, les deux histoires sont séparées de près de deux mille ans. La première montre un spectacles de gladiateurs, et le proconsul organisateur, dont on comprend peu à peu qu'il a décidé la mort d'un gladiateur vedette, Marco. Pourquoi ? On le découvre peu à peu, l'auteur connaît son métier : dans un précédent combat, Irène, l'épouse du proconsul a regardé avec un sourire un peu trop complaisant le beau mirmillon, et son mari s'est en rendu compte. Marco ne le sait pas. Il se doute pourtant de quelque chose :

Pendant qu'il ajustait son casque, quelqu'un a murmuré que le proconsul ne lui ferait pas de cadeau. Marco ne s'est pas abaissé à questionner et l'autre a ri sournoisement et il est parti à reculons ; un troisième ensuite lui a dit que c'était un frère du gladiateur qu'il avait mis à mort à Massilia, mais déjà on le poussait vers la galerie, vers les clameurs du dehors.

De fait, son adversaire se révèle un rétiaire gigantesque, qui contre la coutume sort par la porte réservée au fauves.

L'autre série, qui alterne sans transitions, sans même changer de paragraphe bien souvent, commence par un échange téléphonique apparemment anodin. Là aussi, pourtant, le malaise s'installe.

Avant de faire le numéro de Roland, la main de Jeanne s'est attardée sur une revue de modes, sur un tube de somnifère, sur le dos du chat. Après, la voix de Roland a dit allô, sa voix un peu endormie, et brusquement Jeanne a eu une douloureuse impression de ridicule, ce qu'elle va dire va la reléguer au rang des pleureuses téléphoniques celles qu'on écoute en fumant, dans un silence condescendant et ironique.

Pendant ce temps et deux millénaires auparavant (comment le dire autrement ?), le combat est acharné.

Un fleuve d'écailles brillantes semble jaillir des mains du géant noir et Marco a juste le temps d'esquiver un filet. En d'autres occasions, il aurait déjà mis à profit ce court instant, qui est le point faible de tout rétiaire, pour arrêter de son bouclier la menace du trident et se lancer à fond, dans un mouvement fulgurant, contre la poitrine découverte, le proconsul le sait et il tourne la tête uniquement pour qu'Irène le voie sourire.

Et Jeanne parle à son mari d'une certaine Sonia qui d'après elle va aller chez lui, qui d'après lui ne devrait pas le faire. Pour être moins sanglante, l'atmosphère est aussi pesante.

« M'éviter ce choc ? dit Jeanne, en mentant bien sûr, en me trompant une fois de plus. » Roland soupire et ne répond pas pour éviter que ce dialogue ennuyeux ne s'étire à l'infini. « Je regrette, mais si tu continues sur ce ton, je préfère couper. »

¹ Gallimard, 1970.

Fin du combat faute de combattants. En succombant, Marco, dans un ultime sursaut, a tué son adversaire.

« Il est assez rare, dit le proconsul en se retournant vers Irène, que deux gladiateurs de pareil mérite se tuent mutuellement. Nous pouvons nous vanter d'avoir vu un spectacle peu habituel. Je l'écrirai ce soir à mon frère pour le consoler de son ennuyeuse vie conjugale. »

Comment ces deux séquences pourraient-elles se rejoindre ? Le titre a un tout petit peu vendu la mèche, c'est le mot. Deux incendies se déclarent, simultanément à deux millénaires près. Alors que le proconsul et Irène se lèvent et se dirigent vers la sortie, alors que Sonia rejoint celui qui est bien son amant :

Le mouchoir de soie brûle sans flamme au bord du cendrier et tombe sur le tapis près du tas de vêtements et d'un verre de cognac. Une partie du public vocifère et s'attroupe sur les gradins inférieurs ; le proconsul a salué et fait un signe à son garde pour qu'on lui fasse place dans les couloirs. Licas est le premier à comprendre, il montre le coin de la vieille tente qui a pris feu, la pluie d'étincelles tombant sur le public qui se rue vers les sorties.

Et la fatalité s'abat :

Irène se retourne en entendant son cri et enlève la toile brûlée en la prenant entre deux doigts, délicatement. « Nous ne pouvons pas sortir, dit-elle, ils ont déjà bloqué les galeries du bas. » Alors Sonia crie en voulant se libérer du bras en flamme qui l'étreint dans son rêve et son premier hurlement se confond avec celui de Roland qui, inutilement, cherche à se lever, étouffé par la fumée noire.

Dans *La nuit face au ciel* (du recueil *Fin d'un jeu*²) c'est le même personnage qui vit deux séquences séparées par des siècles. Comment ? Au début, un homme ordinaire, dans une rue ordinaire, circule banalement à moto, jusqu'au moment où il a un accident, perd connaissance, est secouru, emmené à l'hôpital, à la radiographie, au bloc opératoire. Au moment de l'anesthésie il fait un rêve étrange, un rêve par ailleurs lucide puisqu'il a conscience de rêver en rêvant. Il se voit fuyant dans des marécages des guerriers aztèques qui veulent le sacrifier aux dieux.

– Vous allez tomber du lit, dit le malade d'à côté, ne vous démentez pas tant, l'ami.

Fin du rêve donc... mais pour peu de temps. Le soir, en s'endormant, il se retrouve guerrier motèque traqué par les Aztèques, égaré.

La main qui serrait sans qu'il s'en rendît compte le manche du poignard grimpa comme le scorpion des marécages jusqu'à son cou où était suspendue l'amulette protectrice. Remuant à peine les lèvres il murmura la prière du maïs qui amène les lunes heureuses...

C'est au moment où il est capturé que son voisin, une nouvelle fois, le ramène à la réalité de sa chambre d'hôpital. Mais décidément le rêve prend le dessus et à la fin :

Il réussit à fermer encore une fois les yeux, mais il savait maintenant qu'il n'allait plus se réveiller, qu'il était éveillé, que le rêve merveilleux c'était l'autre, absurde comme tous les rêves ; un rêve dans lequel il avait parcouru, à califourchon sur un énorme insecte de métal qui bourdonnait entre ses jambes les étranges avenues d'une ville étonnante où des lumières vertes et rouges brûlaient sans flamme. Et dans le mensonge infini de ce rêve, quelqu'un aussi s'était approché de lui un couteau à la main, de lui qui gisait face au ciel, les yeux fermés, face au ciel parmi les bûchers.

² Gallimard, 1993.

Plus rien de fantastique, mais toujours deux séquences parallèles dans *Le soir de Naples*. (du recueil *Façons de perdre*³) une des séquences est un match de boxe historique (un *match du siècle* comme ce sport en réserve à peu près tous les ans) entre l'Argentin Carlos Monzon et le Mexicain Jose Napoles, en 1974 à Paris. Parmi les spectateurs, un groupe de truands, dont l'un, Estevez est devenu compromettant pour les autres après un échec. Après la victoire de Monzon, tous s'en vont, en voiture, dans un coin discret. Estevez promet de partir se mettre à l'abri en Belgique.

- Un jour c'est trop, dit Chavez en se retournant sur son siège (...).
- Ca va, je partirai le plus vite possible, dit Estevez.
- Tout de suite, dit Peralta en sortant son revolver.

Fin de la nouvelle.

Funérailles

Dans *L'autoroute du sud* (du recueil *Tous les feux le feu*) on assiste à un embouteillage tellement monstrueux qu'il dure des mois, commençant sous la chaleur de l'été pour s'achever au printemps suivants. Alors les gens s'organisent, se partagent les tâches et les vivres. Un homme meurt dans sa voiture. Voici comment le cas est expédié :

Taunus⁴ tint un conseil de guerre : laisser le cadavre au bord de l'autoroute, c'était réserver à ceux qui venaient derrière une surprise pour le moins pénible ; l'emmener plus loin, en plein champ, pouvait provoquer une vive réaction de la part des indigènes qui, le soir d'avant, avaient menacé et frappé un garçon d'un autre groupe qui cherchait de la nourriture. Le paysan de l'Ariane et le voyageur de la DKW avaient ce qu'il fallait pour fermer hermétiquement le coffre de la caravelle.

Il y aura encore un décès, traité dans le même esprit.

Tout pareillement, la mort de la vieille dame de la DS ne surprit personne. Il fallut travailler une deuxième fois en pleine nuit et consoler le mari qui ne voulait pas comprendre.

Victoire sur la mort

Début de la nouvelle *Une fleur jaune* (du recueil *Fin d'un jeu*) :

Ce n'est pas une blague, nous sommes immortels. Je le sais par déduction, je le sais parce que je connais l'unique mortel. Il m'a raconté son histoire dans un bistrot de la rue Cambronne et il était tellement rond qu'il ne lui en coûtait pas de dire la vérité même si le patron et les vieux habitués du comptoir rigolaient au point que le vin leur sortait par les yeux.

³ Gallimard, 1978.

⁴ Les protagonistes de cette nouvelles sont identifiés par leurs véhicules respectifs (ici la Ford Taunus). « Taunus » nouera une idylle avec « Dauphine » (de chez Renault, cela se passe dans les années 1960) qui de ce fait partira enceinte de l'embouteillage.